

Françoise HÉRITIER
MASCULIN/FÉMININ I et **MASCULIN/FÉMININ II**
LA PENSÉE DE LA DIFFÉRENCE **DISSOUDRE LA HIÉRARCHIE**
Odile Jacob, poche essais, 2012 (1996) **2012 (2002)**

Anthropologue, ethnologue, professeure au Collège de France à la suite de Claude Lévi-Strauss dont elle a été proche, Françoise Héritier nous livre là ses riches réflexions sur ce qui lui apparaît comme « *au fondement de toute pensée, aussi bien traditionnelle que scientifique* », c'est-à-dire « *l'observation de la différence des sexes* ». À une époque où le genre semble avoir chassé le sexe des réflexions théoriques, la lecture de ces riches descriptions anthropologiques a quelque chose de rafraîchissant par l'ouverture à ces compréhensions empruntées à des cultures différentes, mais toutes confrontées à ce constat : les femmes mettent au monde des enfants. Femelles, comme elles, mais aussi, mâles, pouvoir extraordinaire. Toutes les civilisations ont tenté de comprendre cette asymétrie des pouvoirs dans la perpétuation de l'espèce humaine.

Au passage François Héritier balaie deux lieux communs qui perdurent bien souvent dans nos points de vue « modernes » qui se veulent supérieurs.

Le premier, c'est que, même si les femmes seulement donnent naissance à des enfants, jamais les humains n'ont ignoré que l'homme jouait un rôle dans la procréation. Et c'est justement un certain. Nombre de ces explications diverses et variées que notre anthropologue nous fait partager. On se rend compte alors que les mythes sont des explications existentielles là où la science ne nous offre que des explications expérimentelles (de laboratoire).

Tout savoir se construit sur des expériences vécues, des constats sensibles qui relèvent de l'évidence, mais qui appellent une compréhension, c'est-à-dire du sens, une explication, c'est-à-dire une causalité.

Tous les peuples ont fait le constat que les femmes, à partir d'un certain âge, saignent malgré elles, sans ni le vouloir, ni le contrôler : passivité donc... Lorsque les hommes saignent, eux, c'est parce qu'un couteau ou une lance les ont blessés volontairement : activité donc. À ce couple d'opposés, passif/actif, s'ajoute le couple froid-humide/chaud-sec. L'homme est du côté du sec, la femme de l'humidité. Comment concilier cela avec une « théorie » de la procréation ? Je vous laisse découvrir dans le tome I les réponses que diverses cultures ont faites, réponses rationnelles et poétiques avec leurs conséquences pratiques contraignantes parfois surprenantes.

Deuxième erreur souvent exprimée : il y aurait eu un matriarcat archaïque contre lequel les hommes se seraient révoltés. Le patriarcat n'aurait été qu'une réaction (justifiée bien sûr) à la toute puissante de la mère des origines. Ce matriarcat originaire n'a jamais existé pour Françoise Héritier. Ce qui n'empêche pas qu'il y ait pu y avoir des cultes à la déesse mère. Mais il semble qu'il y ait toujours eu aussi loin qu'on puisse remonter une « valence différentielle des sexes » au profit du masculin.

Difficile de rendre compte de la richesse des thèmes abordés, et de la diversité des exemples tirés des monographies ethnologiques. En particulier en ce qui concerne les tout ce qui a pu se structurer socialement à propos de la stérilité, de la fécondité, de la ménopause, du sperme et du sang... Il est parfois bien difficile de se repérer dans la diversité des systèmes de filiation (d'appartenance) et de parenté (la hiérarchie et la proximité plus ou moins grande) inventées par des cultures qu'on dit « primitives » mais autrement plus complexes que notre vision réduite à une génétique finalement simpliste.

Comment percer le mystère de cette asymétrie en défaveur des femmes qui semble universellement constatable ? Elle ne repose certes pas sur une supériorité « naturelle » des hommes. L'hypothèse qui n'est jamais exprimée par Françoise Héritier, et qui serait la mienne : ce pouvoir extraordinaire de donner la vie que possèdent les femmes ont conduit les hommes à vouloir les contrôler elles, à se les approprier, à les maîtriser. Ils le font, quand ils ne s'occupent pas plutôt à donner la mort, ne pouvant donner vie qu'à des œuvres de papier ou de pierre, ridicules face à la création d'un petit d'homme, bien mal nommé puisqu'il n'est toujours que sorti du ventre d'une femme.